

Il marchait doucement et tout songeur.

Comme il tournait l'angle d'une rue, il se trouva face à face avec un individu qui fit un geste d'étonnement et jeta son nom dans un cri.

—Sir Balcam ! dit l'inconnu avec une satisfaction non équivoque.

—Est-ce donc Samuel ? répondit l'homme aux cheveux roux.

—Moi-même.

—Tu arrives de Paris ?

—Il y a trois heures.

—Tu as exécuté les ordres que je t'avais donnés ?

—Tous... sir Balcam... tous.

—Et qu'as-tu appris ?

Samuel et Balcam s'étaient remis en marche.

—Je sais bien des choses, reprit le premier ; mais ce serait trop long à vous raconter, et je remettrai les détails à demain... d'ailleurs nous avons autre chose à faire en ce moment.

—Nous avons à aller nous coucher, répondit Balcam, car je tombe de sommeil, et je ne t'écouterai que d'une oreille distraite.

Samuel haussa les épaules.

—Ne vous en déplaie, sir Balcam, répliqua-t-il, nous dormirons un autre jour... pour le moment vous allez me suivre.

—Où veux-tu donc me conduire ?

—Chez une personne que vous ne serez pas fâché d'avoir vue.

—Ne pourrions-nous remettre à demain ?

—Demain, il serait trop tard.

—Cette personne doit donc partir cette nuit ?

—Elle doit mourir, sir Balcam, et comme la mort n'attend pas, c'est à nous de presser le pas si nous voulons la prévenir.

En disant ces mots, Samuel prit le bras de sir Balcam et l'entraîna à pas rapides vers un des faubourgs de Toulon.

## IX

### LE MOURILLON.

Le Mourillon est un faubourg assez triste de Toulon ; il est coupé de rues étroites, et sa population se compose en partie d'officiers d'infanterie de marine et d'ouvriers ; une seule voie un peu large, la rue Saint-Louis, commence au pied de la colline pour ne finir qu'à son sommet, d'où l'on découvre le magnifique panorama des deux rades.

Après avoir traversé le faubourg, sir Balcam et son compagnon arrivèrent à une dernière maison, située entre cour et jardin, et dont les murs blancs se détachaient dans la nuit.

—C'est ici ! dit Samuel en s'arrêtant.

—Mais comment allons-nous pénétrer là-dedans ? objecta sir Balcam.

—Bah ! depuis que je suis à Toulon, j'ai eu le temps de me ménager des intelligences dans la place, comme on dit de ce côté du détroit. La maison est habitée par une vieille femme de soixante-dix ans environ et par une servante qui a à peu près le même âge. La maîtresse est une honnête personne, pieuse et même un peu dévote, mais la servante est avare et elle vendrait son âme pour un penny.

—Tu l'as achetée...

—Cela m'a coûté un peu plus cher. Mais la vieille sorcière m'a promis de nous introduire dans un endroit d'où nous pourrions tout voir sans être inquiétés.

—Et que verrons-nous là, maître Samuel ?

—Un peu de patience, sir Balcam ; ne compromettons rien par trop de précipitation.

Ils firent ainsi le tour de la maison, parvinrent à une porte qui donnait sur un terrain vague.

Samuel poussa la porte et pénétra dans le jardin.

Puis, comme s'il eût été, de longue date, familiarisé avec les détours de l'habitation, en moins de trois minutes il eut gagné la cuisine, où la servante l'attendait.

Le plus fort était donc fait. Samuel glissa un louis dans la

main de la vieille femme, et, un instant après, ils étaient introduits dans un cabinet qui recevait, par une porte vitrée, la lumière d'une chambre à coucher avec laquelle il était contigu.

Dès que la vieille les eut laissés, Balcam s'approcha de la porte vitrée... et regarda...

La mort est un triste spectacle.

La chambre était faiblement éclairée.

Une veilleuse, placée près du lit, jetait quelques rayons tremblotants sur le visage amaigri d'une femme, dont on entendait la respiration oppressée et rauque. A côté d'elle, un prêtre, silencieux et les mains jointes, suivait d'un regard anxieux les progrès rapides de l'agonie.

C'était simple, mais terrible et poignant.

—Quelle est cette femme ? demanda Balcam à voix basse.

—C'est madame veuve de Surbled, pondit Samuel.

—Et le prêtre ?

—C'est son fils.

—Comment s'appelle-t-il ?

—On l'appelle l'abbé Charles.

—Mais en quoi tout cela peut-il nous intéresser, et quel rapport y a-t-il ?

Samuel mit un doigt sur ses lèvres, et invita son compagnon à regarder.

Un bruit venait de se faire entendre, et sir Balcam reprit son poste d'observation.

Madame de Surbled avait fait un mouvement, et s'était tournée vers son fils :

—Charles, dit-elle d'une voix faible, es-tu là, mon enfant ?

—Oui, ma mère, répondit-il.

—J'ai donc dormi ?

—Quelques minutes à peine.

—Et personne n'est venu pendant mon sommeil ?

—Personne encore...

Un sourire ironique contracta les lèvres de la mourante, et elle étendit la main vers son fils qui venait de se rapprocher.

—Cependant tu as fait ce que je t'avais demandé, n'est-ce pas ? reprit-elle au bout d'un instant.

—Fidèlement ; oui, ma mère. Dans la lettre que j'ai écrite, j'ai été pressant autant qu'on peut l'être, et j'ai dit tout ce que vous m'avez recommandé de dire.

—Et cette lettre a bien été remise ?

—J'en suis certain. Seulement, la personne était absente et ne devait rentrer que fort tard dans la nuit.

—Quelle heure est-il donc ?

—Trois heures.

—Trois heures !... répéta madame de Surbled avec un frisson.

Et son regard s'arrêta de nouveau sur son fils avec une douloureuse émotion.

—Mon bon Charles, dit-elle d'une voix attendrie, je n'ai plus que quelques moments à vivre.

—Qui sait ? interrompit l'abbé ; la bonté de Dieu n'est-elle pas infinie ?...

—Oh ! ce que je redoute dans la mort c'est la séparation seulement... —Je ne te verrai plus, mon pauvre enfant et voilà mon chagrin ; mais avant de mourir, j'avais un secret à confier, et c'est à lui, à lui surtout, que j'aurais voulu parler.

—Mais il va venir.

—J'en doute maintenant.

—Il ne manquera pas, du moins, à ce devoir suprême.

—Il les a oubliés tous ! et puis ce secret lui fait peur sans doute.

—Quel secret ?

—Non ! non !... répondit la mourante, pas encore...

—Ah ! vous me faites frémir, ma mère !

—Tais-toi.

—Qu'avez-vous ?

—Écoute.

Le bruit lointain d'une voiture arriva jusqu'à eux à travers le silence profond de la nuit.